

# MORE ON THE REFORM OF THE ALLIANCE FRANÇAISE DE VICTORIA

C.B. THORNTON-SMITH

The long letter reprinted below was discovered too late to be included in the story of Paul Maistre's pyrrhic victory in his campaign from 1901 to 1908 to reform the Alliance Française de Victoria (see *Explorations* No. 17, December 1994 [issued October 1997]).

The letter is particularly significant in that it precedes the active involvement of Maistre himself in the reform process and thus illustrates that discontent with the committee of the Alliance was not something fostered by him alone.

Mlle Dreyfus had particular reasons for dissatisfaction with the committee, which had kept her at arm's length over her offer to give a series of lectures on French literature, eventually held at Government House in Melbourne, while accepting the proceeds from these to endow the library of the Alliance. Later in the same year, the committee's rejection of the offer by M. Maurice-Carton to give a series of lectures on French literature and history, on the untrue grounds that "L'Alliance ne donne jamais son patronage", was to be further proof that it was not to be shaken out of its desultory routine of social "soirées musicales" and resisted any attempt to take its charter seriously.

The letter was published as a full-page item in the social weekly *Table Talk* on 24 May 1900 (p. 16), with an almost full-length photograph of Mlle Dreyfus taking up about two-thirds of it. Such an unprecedented spread, with type-setting in French, would almost certainly have been paid for and shows her determination that her point of view be made public, in the knowledge that a private letter to Mrs Holroyd would achieve nothing.

Behind the elaborate formulae of politeness and expressions of affection and gratitude there is a steely resolve firstly to make known her own efforts, and then to let the committee know that she will inform Alliance headquarters of the low ebb at which the Victorian Alliance was operating.

While the ladies of the committee would not have been much swayed by her bellicose linguistic patriotism, and certainly not enchanted by her egalitarian ideals, they would have been downright terrified by her formidable proposal of courses which even seemed to hint at a role for them as foot-soldiers, the "pions" according to the French system who corrected the exercises which the prominent teacher would not have time for. This was not at all their cup of tea, so that they seem to have kept their heads well down by not responding either publicly or within the committee to the letter.

Some changes have been made to the capitalization, punctuation and paragraphing to conform to modern practice.

## **Mademoiselle Dreyfus on how to teach French**

Before leaving Melbourne Mademoiselle Dreyfus addressed the following letter to Mrs Holroyd, President of the Alliance Française:-

Melbourne, le 16 mai, 1900.

MADAME, -- Ma dernière pensée en quittant Melbourne est pour l'Alliance Française; c'est à cette Patrie que je quitte, pour aller retrouver la grande Patrie, que j'ai tenu à faire mes adieux en tout dernier lieu, au moment même de mon départ: vous voudrez bien, Madame, les transmettre aux membres de notre association, avec mes vœux et mes regrets.

Je crois avoir, dans toutes occasions offertes, fait pour l'Alliance tout ce qu'une femme dans ma position pouvait faire; j'ai toujours, au moins, travaillé avec fermeté et courage à la propagation de la langue française qui est votre but, et si les résultats obtenus sont contestés, mon désir de vous être utile ne peut pas l'être. Par combien d'amabilités n'avez-vous pas, aussi, reconnu ces services ou ce désir de bien faire? Moi seule le sait, Madame, et ce souvenir charmant atténue un peu le serrement de cœur qui me prend au moment du départ.

Ce désir d'être utile à votre oeuvre, à notre oeuvre, je l'emporte avec moi, et je vais à Paris, chercher comment, par quels moyens, je puis vous aider. Il me faudra sans doute quelques indications que vous me donnerez volontiers, j'en suis certaine.

Tout d'abord, j'expliquerai ce que nous avons fait; mais lorsqu'on me demandera si nous avons organisé des cours de notre langue, les réunions de notre section de Melbourne qui, par la force des choses ne concernent qu'une classe de la société, et la classe la moins nombreuse, pourront paraître une substitution insuffisante. Je défendrai ces réunions qui ont du bon, beaucoup de bon, mais qui, chacun en convient, je crois, ne peuvent faire, et ne font réellement que bien peu pour la propagation de la langue.

La langue française n'occupe déjà plus la seule place digne d'elle, la première: l'anglais, le russe et l'allemand lui font une guerre, ou, plutôt, une concurrence difficile à soutenir, la victoire suivant toujours, dit-on, les gros bataillons. En Allemagne, on parle moins le français qu'autrefois; en Angleterre on continue à le parler fort peu; l'Alsace se germanise, du moins quant à la langue, et, en Orient, nous perdons du terrain. La conférence de la paix à la Haye a vu un essai, non pas d'une substitution d'une autre langue au français, mais de sa juxtaposition.<sup>1</sup> Nous voyons

donc des attaques se produire jusque dans le domaine de la diplomatie. Le danger devient donc grand, et votre rôle prend de l'importance.

Nous n'avons pas, nous autres exilés au bout du monde, à étudier la question dans toute son étendue; nous ne sommes que des soldats sur un point du champ de bataille; mais encore est-il bon de faire entendre la sonnerie du clairon à ces troupes éloignées.

Pour servir à quelque chose il faut l'avoir appris; si donc on ne sait pas le français en Australie, c'est qu'on ne l'y a pas appris.

Je ne veux, ni ne puis entrer dans une discussion des meilleurs moyens à employer; toutes les méthodes dignes de ce nom, bien employées, sont bonnes. La théorie sans la pratique n'est bonne que pour les savants, les hommes de cabinet qui ne sont ni du monde, ni de leur siècle, et qui ne vivent qu'avec des livres. La pratique sans la théorie est par contre une méthode fautive et d'ailleurs inapplicable; un enfant qui a appris sa langue par l'oreille et qui plus tard n'en apprend pas la grammaire, ne la sait jamais, et il le montre à chaque mot qu'il dit.

Mon désir serait de voir des cours de langue française s'établir à Melbourne sous les auspices, sous la direction effective de l'Alliance. Ces cours professés par des amateurs ou par des professeurs, rétribués ou non, seraient de trois degrés: 1re année, de 40 ou 50 leçons. Eléments de la langue, noms, adjectifs et toutes les conjugaisons des verbes. 2me année, même nombre de leçons portant sur la syntaxe, qui va être débarrassée de quelques anciennes chinoïseries, dit-on.<sup>2</sup> Les dictées, les lectures devraient être nombreuses; chaque leçon devant durer au moins une heure et demie, pendant ces deux premières années, et des devoirs seraient exigés des élèves; ces devoirs seraient corrigés par des membres de l'Alliance, car le professeur aurait trop à faire à les corriger tous. Le tableau noir devrait être largement employé par le professeur qui devrait, pour ainsi dire, y faire passer toute la leçon.

Le programme de ces deux premières années serait dressé, dans tous ses détails, leçon par leçon, par une commission de l'Alliance. Rien ne devrait être omis ou négligé. Ce serait un programme complet, le programme de l'Alliance. Pour la troisième année, nous aurions un cours, professé en français, de la littérature française et de son histoire. Là encore, il ne faudrait pas laisser l'individualité du professeur se donner trop libre carrière; j'entends que les grandes lignes du cours auraient à être indiquées, prescrites par l'Alliance, c'est-à-dire, par la commission nommée par elle à cet effet.

Avec un pareil programme, que des réunions complèteraient, nous obtiendrions de Paris tous les encouragements désirables. Il va de soi que tous les cours seraient gratuits, ouverts à tous et à toutes. Quelques professeurs pourraient craindre que ces cours de l'Alliance leur fassent du tort et que les élèves leur échappent. S'il en est à Melbourne qui émettent de pareilles craintes, il faut vite les rassurer. Rien ne peut être fait de mieux pour leur bien; c'est une pépinière d'élèves que leur créerait une pareille organisation.

Je suis certaine que tous les concours nécessaires seraient facilement trouvés à Melbourne, aussi bien parmi les membres instruits de l'Alliance que parmi les professeurs.

J'ai voulu, Madame, vous exposer mes vues sur notre section de Melbourne, et vous faire connaître comment j'en parlerai en France.

Veillez agréer, Madame, et faire agréer aux membres de notre comité l'assurance de ma haute estime, de ma sincère affection et de mon plus complet dévouement.

IRMA DREYFUS, Officier d'Académie.

- 
- 1 This seems to refer to the recognition of English as a language of diplomacy on an equal footing with French.
  - 2 In 1900 a "Commission de simplification de l'enseignement de la syntaxe" was established to recommend reforms to certain vagaries in French, mainly to do with the gender and plural of nouns. On 26 February 1901 an "arrêté" of the conseil supérieur de l'Education nationale recommended certain "tolérances", modest in scope and sensible in purpose, but to this day they have been disregarded. (I recall that they appeared as an appendix to the French grammar book that we used at preparatory school, but any attempt on our part to invoke them was treated with derision by our aged Jesuit French teacher, who flogged into us such essentials as the imperfect subjunctive of "acquérir". CTS)